L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

68e ANNEE — (7e Série)
N° 43. — 23 OCT. 1958

A LA MEMOIRE DE PIE XII

« Le pape est mort ! » Lorsque cette nouvelle retentit à la radio matinale du jeudi 9 octobre 1958, il s'éleva, de toutes parts, dans l'univers, comme une immense rumeur de respect, d'admiration et de gloire. Nous savions tous que nous possédions un grand pape. Mais ce ne fut qu'à sa mort qu'il fut possible de mesurer, en quelque sorte, la place qu'il tenait dans le monde. Deux très grand hommes d'Etat au moins, le président Eisenhower, aux Etats-Unis, et M. Selwin Lloyd, ministre des Affaires Etrangères de Grande-Bretagne, ont eu cette réflexion : « Cette mort appauvrit le monde. » Et ces deux hommes d'Etat sont de religion protestante.

Le pape Pie XII avait succédé, le 2 mars 1939, à Pie XI, dont il avait été longtemps le bras droit.

Son élection n'avait pas subi le moindre retard. Il entra dans son rôle de chef de l'Eglise avec une souveraine aisance. Avec la simplicité, la bonté et la douceur, qu'on aime à rencontrer dans le Vicaire de celui qui a dit : « Apprenez de moi, car je suis doux et humble de cœur ! » il avait les plus hautes qualités de l'esprit et du cœur, une intelligence merveilleuse, apte à tout comprendre, à tout assimiler, une mémoire imperturbable, lui permettant de tout retenir et, notamment, de s'approprier un nombre considérable et inhabituel de langues anciennes et modernes, une volonté ferme et paisible, indomptable pour la défense du droit et de la vérité, et cependant disposée à toutes les conciliations, à toutes les adaptations exigées par l'évolution si rapide de l'humanité, en notre temps.

Il tenait pour l'un des devoirs essentiels de sa charge — la plus haute qui puisse être confiée à un homme — d'être présent à tous les problèmes humains, de saisir toutes les occasions qui s'offraient à lui pour donner en toutes les questions la solution chrétienne. Il semblait être compétent en tout domaine : politique, diplomatique, scientifique, artistique, social, professionnel même. Il avait repensé tout ce qui intéresse les hommes dans la perspective de la doctrine du Christ. Par dessus tous les droits humains, il apercevait avec une sûreté infaillible le droit divin, et il le proclamait sans égard aux oppositions ou aux hostilités possibles.

Pie XII a beaucoup écrit. Dans son Testament spirituel, il n'a voulu faire qu'un acte de profonde humilité, mais pour sa pensée, il renvoie aux actes officiels de son pontificat, qui dura 19 ans, 7 mois et 7 jours. Dix-neuf volumes déjà ont été publiés, contenant ses Encycliques, ses radio-messages, dont ceux de Noël étaient les plus émouvants, ses allocutions et ses lettres. Et il ne parlait pas pour rester en ces généralités qui sont la ressource ordinaire de ceux qui ont à répondre à des situations très diverses et souvent imprévisibles, à chaque groupe qui se présentait à lui — et cela tous les jours — il savait parler le langage qui convenait à ce groupe, avec des idées neuves, des détails techniques précis et sûrs.

Qu'on rouvre un recueil documentaire tel que la *Documentation catholique* ou les *Nouvelles de Chrétienté*, et qu'on y cherche les allocutions les plus récentes du Saint-Père, on sera émerveillé de la lucidité, de la clarté, de la force, de la maîtrise avec laquelle il abordait tous les aspects de la vie contemporaine. Le dernier numéro de la *Documentation catholique*, en date du 12 octobre, nous donnait ce qu'on pourrait presque appeler ses *ultima verba*. Le 7 septembre, Allocution au Congrès international d'archéologie classique ; — le 14 septembre, Allocution sur le rôle et la nature de l'Ecole catholique ; — le 22 septembre, Allocution au Congrès international de philosophie ; — le 23 septembre, Allocution aux directeurs de Séminaires de l'Amérique latine. Qu'on relise tous ces textes, sur des sujets si différents les uns des autres, et l'on sera saisi d'admiration pour la profondeur de la pensée, la vigueur de l'expression, la fermeté de la doctrine, la hauteur des vues qui s'y manifestent à chaque ligne.

Et cela durait depuis 19 ans !

* *

Dans cette merveilleuse activité, pouvons-nous cependant apercevoir des traits spécifiques, des tendances majeures, des idées de prédilection, par lesquels il serait possible de caractériser Pie XII ?

Quand nous parlons du pape de l'Eucharistie, tout le monde sait qu'on désigne le saint pape Pie X, — quand on nomme le pape du Christ-Roi, on sait qu'il s'agit de Pie XI. Quel nom pourrions-nous donc donner à Pie XII, pour résumer d'un trait tout son pontificat ?

Il semble que les innombrables écrivains qui ont déjà exprimé leur sentiment à son sujet dans les journaux ou à la radio, aient choisi de l'appeler le *pape de la paix*. Son symbole, pour l'univers pensant, serait le rameau d'olivier. Et il est certain qu'il a travaillé pour la paix plus qu'aucun de ceux à qui on a décerné le fameux prix Nobel de la paix. Sans lui contester donc le titre de « Prince de la paix », qui est l'un des grands titres bibliques du Christ, nous voudrions aller plus loin encore dans l'appréciation de son œuvre.

Cette œuvre, nous la voyons sous un double aspect : il voulut être l'*artisan d'un monde meilleur,* et il voulut l'être par la *Vierge Marie,* ce qui, en définitive, nous conduit à voir en lui le *pape marial* par excellence. Une si grande intelligence devait bien cet hommage à l'Unique, à l'Immaculée, à la Mère de toutes les grâces et de toutes les miséricordes, à celle qui conduit à Jésus, le Sauveur et Rédempteur du monde.

Le pape de la paix a travaillé à construire un *monde meilleur.* Par un radio-message aux Romains, en date du 10 février 1952, il avait lancé ce mouvement de « réforme spirituelle » dont il confiait la direction au R. P. Riccardo Lombardi, S. J. L'une de ses dernières lettres, publiée dans l'*Osservatore romano,* du 15 septembre, lettre du 26 août 1958, était adressée à ce Père, pour bénir et encourager cette œuvre. Il y a de fortes raisons de croire qu'il considérait ce mouvement comme l'une des créations majeures de son pontificat. L'avenir dira si ses espoirs de ce côté auront été confirmés. Or à la base de ce *monde meilleur,* il plaçait naturellement la paix, la charité fraternelle, l'esprit de concorde et d'harmonie entre les peuples et les individus.

Pourtant, tout cela, dans son esprit, était suspendu à l'intervention aimante de la Vierge Marie. Pie XII aura été le *pape marial,* parce qu'il a proclamé le dogme de l'Assomption de Marie ; parce qu'il a voulu consacrer le genre humain au Cœur Immaculée de Marie ; parce qu'il a pris en charge, pour ainsi dire, les apparitions de la Vierge à Fatima ; parce qu'il a célébré avec éclat le centenaire marial de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, en 1954 ; et enfin parce qu'il aura présidé, d'esprit et de cœur, à la célébration qui se poursuit, du Centenaire des Apparitions de la Vierge à Lourdes, en cette année 1958.

Le 17 septembre dernier, la foule immense rassemblée à Lourdes sur l'Esplanade du Rosaire, écoutait pieusement le Radio-Message de Pie XII, pour le Congrès marial réuni dans la ville des apparitions. On y lisait les lignes suivantes, qui nous paraissent sa plus profonde pensée :

« Pendant toute l'année, Nous avons suivi de Rome, que tant de liens unirent à Lourdes dès que ce nom commença à résonner dans le monde, l'actuel centenaire : par Notre parole, quand il était opportun, par la pensée à tout moment, et par la concession de grâces très spéciales, en manifestant de toutes les manières possibles Notre paternelle affection. Nous avons été le témoin, en la Ville éternelle, de la joie et de la consolation spirituelle de Nos fils, dont les yeux rayonnants semblaient garder encore le reflet céleste de la Grotte miraculeuse qu'ils venaient de visiter. »

Ce centenaire de Lourdes aura donc été sa suprême joie, et il l'aura terminé aux pieds mêmes de Marie !

Dans ce même document, Pie XII disait sa conviction profonde : à savoir que le Règne du Christ ne sera restauré que par Marie, comme il a commencé, il y a près de 2.000 ans, par le *Fiat* de son Annonciation.

Concluons : il nous est arrivé plus d'une fois de penser qu'aux époques où l'on aimait à ajouter au nom de quelque personnage de premier plan, un surnom qui dise l'admiration qu'on lui portait, on aurait sans doute appelé ce pape : Pie XII-le-Grand, comme on dit Léon-le-Grand ou Grégoire-le-Grand. Mais il sera plus juste de l'appeler à la fois le pape de la paix et le pape de la Vierge Marie, le *Pape marial par excellence.*

L'Ami du Clergé.

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Comment récupérer les communistes ? — II. Le pétrole au Moyen-Orient. — III. La Décomposition organique du Liban. — IV. L'Etat d'Israël et le Vatican. — V. Super-radars contre missiles. — VI. Le Journal de Genève et Lourdes. — VII. La Préhistoire en Afrique. — VIII. Les données acquises par les spoutniks. — IX. Les Jésuites et l'acquisition de la Corse. — X. Une visite chez Olivier de Serres. — XI. Vers la Lune.

I

Comment récupérer les communistes ?

C'est la revue *Per un Mondo migliore* de juin-juillet 1958, qui, sous la signature du P. Rotondi, se pose cette question. Le P. Rotondi a voulu tirer les conclusions de la récente consultation électorale italienne. Il examine donc successivement les divers partis et les réponses que le corps électoral a faites à chacun d'eux.

En premier lieu, le parti radical a joué la carte — en Italie, comme chez nous — *anticléricale.* Il s'est posé en défenseur de la liberté, menacée, à l'en croire, par l'Eglise, par le pape, les évêques, les prêtres, les saints et les croyances religieuses, en général. Il n'avait pas hésité, dans son journal *Il Mondo* du 13 mai, à parler de « cardinaux *décrépits,* Monsignori *momifiés,* jésuites *épuisés* et *obtus,* toute une gérontocratie *entêtée* qui a misé sur un parti de *corruption* tel que la Démocratie chrétienne et qui ose se lancer dans une aventure sans issue. »

Cet acharnement dans l'injure n'a pas obtenu l'assentiment des électeurs, puisque pas un radical n'a été élu. Le journal *Il Mondo* s'est empressé d'expliquer à ses lecteurs que le peuple italien comporte « un pourcentage très élevé d'analphabètes ». On comprend qu'il ait dédaigné les « intellectuels » du parti radical !

Les autres partis plus ou moins apparentés au radicalisme n'ont pas eu beaucoup plus de succès.

En revanche, le parti de la *Démocratie chrétienne* a triomphé aux élections, au-delà de ce qu'on pouvait espérer, et il s'est ouvertement et clairement, dans ses programmes et sa campagne, réclamé des *principes sociaux chrétiens.* Il a affronté seul les assauts de tous les autres partis, aussi bien de ceux de droite que de ceux de gauche, et il a vaincu. Voilà un fait incontestable et de la plus haute portée.

Mais venons-en au parti *communiste.* Il comptait surtout sur les divisions des catholiques, et ses calculs ont été heureusement déjoués. Mais il n'en reste pas moins un fait qui mérite de notre part une sérieuse considération. Si le succès de la Démocratie chrétienne a sauvé la liberté du pays, elle n'a pas empêché *l'avance des forces socialo-communistes.* Il s'est trouvé 37 % des électeurs pour préférer la réaction marxiste à la révolution chrétienne. Des millions d'électeurs et d'électrices, restés insensibles aux révélations de Khrouchtchev lui-même, sur les événements horrifiants qui ont marqué les quarante ans de régime bolchéviste en Russie, insensibles aux enseignements que l'on peut tirer de la récente révolution hongroise, étouffée dans le sang des ouvriers par les tanks russes, ont continué à voter pour le socialo-communisme.

Cherchons donc à donner une explication de ce phénomène. Nous pourrions nous contenter d'une réponse trop simple et qui, de ce chef, deviendrait simpliste, en disant : il y a un grand nombre de communistes par ignorance, de communistes par peur, par métier, par représailles; il y a des communistes par délinquence et finalement par misère !

Mais nous tenons à aller davantage au fond des choses. Nul doute qu'il n'y ait qu'un très petit nombre de communistes *marxistes* en Italie. Le communisme, pour gagner des voix, ne croit pas pouvoir invoquer Karl Marx, un illustre inconnu pour les masses. Il prend un masque : il prétend combattre *pour la paix,* pour *le bien de la Patrie,* pour *donner la terre aux paysans,* pour *défendre la liberté,* etc. En définitive, on peut être certain que ceux qui votent communiste se persuadent que la « Démocratie chrétienne » est riche en promesses, mais que la *pratique* ne répond pas chez elle à la doctrine.

Que répondre à cela ? Assurément, nous ne concédons pas que le christianisme ait cessé d'agir comme il pense ! Le communisme n'est pas, non plus, tant s'en faut, exempt de ce décalage regrettable entre les promesses et les actes. Nous avons le droit d'être fiers des réalisations sociales des militants catholiques. Et nous ne sommes pas trop surpris de ce que les communistes italiens, restés imperméables aux horreurs qui se sont déroulées au-delà du rideau de fer, ne veuillent pas reconnaître tout de suite les faits qui parlent en faveur du catholicisme. Cependant, nous devrons conclure qu'il y a pour nous tous, catholiques, un devoir plus impérieux que jamais de mettre toute notre action sociale en rapport direct avec la doctrine sociale qui découle de notre foi. La religion n'est pas seulement une relation *verticale,* qui va de l'homme à Dieu, sans s'occuper des autres. Elle a aussi des relations *horizontales,* en vertu desquelles tout ce qui nous entoure tombe sous notre sollicitude et appelle notre sens de la justice et de l'amour. « Que tous les chrétiens de nom, disait Clemenceau, soient des chrétiens de fait, et il n'y aura pas de question sociale. »

« Nous pouvons retenir, écrit le P. Rotondi, que selon les communistes, le christianisme a, réellement, une *vérité philosophique et théologique* pleine d'attraits, mais que la *vérité historique* est toute différente : il parle bien, certes, mais il agit mal ! »

Nous sommes persuadés qu'à la longue le spectacle d'une Eglise qui apparaîtra effectivement comme le Corps mystique du Christ, aura le pouvoir d'entraîner la masse de ceux qui lui reprochent le surcroît de la théorie par rapport à la déficience pratique. Nul homme ne nous est étranger. Le Christ est mort pour tous les hommes. Il les veut tous et ce n'est qu'en eux tous qu'il sera le *Christ total.* Travailler à un *monde meilleur,* c'est justement travailler à l'avènement de ce Christ total.

Si les catholiques italiens ont remporté une belle victoire, ce ne doit pas être pour s'endormir sur leurs lauriers, mais pour étendre leur désir de conquête morale à tous ces électeurs encore séduits par la formule socialo-communiste. Et ce que nous disons ici pour l'Italie, est valable dans les autres pays chrétiens. Nous ne ferons un « monde meilleur » qu'avec l'aide du Christ et sous son égide [1].

II

Le pétrole au Moyen-Orient

La *Revue des deux-mondes* vient de publier, en juillet 1958, le premier fascicule d'une collection qui a pour titre *Les Documents de la Revue des deux-mondes.* Ce premier fascicule, dont les diverses parties ne sont pas signées, traite d'un sujet de la plus haute actualité : « *Le Moyen Orient* ». L'usage s'est répandu récemment d'appeler *Moyen Orient* ce qu'on appelait naguère *Le proche Orient,* alors que le Moyen Orient eût été le Pakistan et l'Inde. Le Moyen Orient comprend donc la Turquie, l'Iran, l'Irak, la Syrie, la Jordanie, le Liban, Israël, l'Egypte, l'Arabie Séoudite et le Yémen.

Nul n'ignore que ce qui fait l'immense intérêt de ces divers pays, c'est le *pétrole.* S'il n'y avait pas le pétrole, on en parlerait beaucoup moins et les compétitions des puissances autour de ces pays seraient bien moins violentes. Empruntons donc au fascicule indiqué l'histoire rapide du pétrole, en ces régions.

Dès l'antiquité, les habitants de la Mésopotamie puisaient à même le sol un liquide étrange dont ils se servaient pour graisser leurs essieux ou polir leur poterie. Ce liquide s'enflammait et Alexandre le Grand en fit l'expérience sur un page, enduit de cette graisse et qui périt carbonisé. En fait, ce fut vers la fin du XIX^e^ siècle qu'un jeune archéologue français, de Morgan, parla dans un rapport du pétrole dont il avait découvert les traces en Iran. Nul n'y prit garde et on lui conseilla de prendre du repos, comme un homme qui a des obsessions. Un financier australien en jugea autrement. Il se nommait Knox d'Arcy, et en 1901, il obtint du shah Muzaffir Ud Din le droit exclusif de rechercher et exploiter le pétrole en Iran. Ainsi naquit, en 1901, la *d'Arcy Exploration Cy,* première en date des compagnies pétrolières du Moyen Orient. Or, sept ans passèrent sans qu'on trouvât rien. Soudain, en mai 1908, sur l'emplacement d'un

[1] Nous sommes heureux de signaler que le tome III de l'ouvrage du P. Lombardi, *Pour un Monde meilleur,* vient de paraître à *La Colombe,* prix : 495 fr. — Ce tome contient les *Documents fondamentaux pour lancer le Mouvement,* tirés des Allocutions et Ecrits du Saint-Père.

ancien *Temple du Feu*, un nom évocateur, le pétrole jaillit en abondance. D'Arcy avait gagné la partie et en 1909 il fondait l'*Anglo-Persian Oil Cy*, au capital de 2 millions de livres sterling.

Dès 1911, un pipe-line reliait le champ de pétrole au Golfe persique et débitait 400.000 tonnes par an. En 1912, Winston Churchill était premier lord de l'Amirauté. Sous son impulsion, le gouvernement anglais acquérait la majorité des actions de l'*Anglo-Persian*. Cette compagnie est devenue l'*Anglo-Iranian Oil Cy* et en 1939, elle débitait 10 millions de tonnes de pétrole brut par an. En 1950, ce chiffre s'élevait à 35 millions.

Survient, en 1951, le conflit suscité par Mossadegh qui fait voter, le 30 avril 1951, par le Parlement iranien, la nationalisation des pétroles. Les nationalistes triomphent. En fait, les Anglais déclarent qu'ils se considèrent toujours comme propriétaires. Les Iraniens ne trouvent plus à écouler leur pétrole et sont au bord de la ruine. Finalement, un *modus vivendi* est établi en 1954. Le principe de la nationalisation est accepté, mais l'usage des installations et la charge de l'exploitation sont concédés par la société nationale à un consortium international, comprenant outre l'*Anglo-Iranian* et la *Shell-Royal-Dutch*, les cinq plus importantes compagnies américaines, et la *C^ie^ Française des Pétroles*. Les accords ont été conclus pour 25 ans. Les intérêts de l'exploitation sont ainsi répartis : 45,6 % britanniques, 40 % américains, 8,4 % néerlandais, 6 % français.

Après une période agitée et néfaste, l'exploitation des pétroles iraniens est en voie de retrouver, sous l'égide de l'Occident, la place importante que lui avait fait perdre le déchaînement des passions politiques.

Le second acte se joua en Irak. Et ce fut encore l'Angleterre qui joua le rôle principal, bien que l'Allemagne ait bien failli la supplanter.

Knox d'Arcy, occupé en Iran, avait flairé l'odeur du pétrole en Irak. Il tenta d'obtenir une concession. Une révolution en 1908 interrompit les tractations. Alors entre en scène un Arménien rusé et entêté, nommé Gulbenkian et surnommé « Monsieur 5 % ». Ce fut lui qui mit sur pied, en 1911, la *Turkich Petroleum Cy*, dont la Banque nationale de Turquie (Gulbenkian en était l'un des directeurs) possédait 50 % des actions, les autres 50 % étant réparti entre la *Shell* et la *Deutsche Bank*. En mars 1914, Gulbenkian fait céder à l'*Anglo-Persian Cy* toutes les actions de la Banque nationale turque. Du coup, les Anglais sont majoritaires. La guerre éclate ; l'Allemagne et la Turquie vont être éliminées ; la France entre dans l'affaire.

En vain, Lloyd George essaya-t-il de nous évincer lors des traités de paix. Finalement l'*Irak Petroleum Cy* fut constituée en 1925. Dès 1924, le français Ernest Mercier avait fondé la *Compagnie française des Pétroles*. Les Etats-Unis réclament leur part et l'obtiennent en 1928. La répartition des Pétroles d'Irak est actuellement la suivante : Anglo-Iranian, 23,75 % — Royal Dutch Shell, autant, — C^ie^ française des Pétroles, autant, — deux compagnies américaines, autant, et *Partex* (Gulbenkian, qui vient de mourir), 5 %.

Le problème de l'évacuation a été résolu par un réseau très complexe de pipe-lines, qui traversent les pays voisins de l'Irak, la Syrie, le Liban, la Jordanie. Un tronçon qui traversait Israël a été mis hors service, pour satisfaire les Arabes. Mais si les passages par les divers pays qu'on vient de nommer ont été sans histoire pendant longtemps, actuellement les agitations qui troublent tout le Moyen-Orient ne cessent de créer des difficultés. A chaque événement nouveau, on se demande : *le pétrole coule-t-il toujours ?* Si on peut répondre oui, tout va bien ! Mais si on répondait : non, ce serait le désarroi dans tout l'Occident. Ainsi, la révolution récente en Irak, le 14 juillet 1958, n'a coûté que la vie du roi et de son fameux ministre Noury Saïd. Du moment que le pétrole continue de couler, rassurons-nous et disons bien vite : *Requiescant in pace !*

Notons qu'il existe entre les nations occidentales, une sorte de surenchère au sujet du pourcentage à accorder aux divers Etats possesseurs de pétrole pour les compagnies exploitantes. Les Américains, sans crier gare, ont accordé 50 % en Arabie séoudite, où nous allons les voir pénétrer. Les Anglais et leurs compagnons ont aussitôt aligné leurs redevances au même taux, ailleurs. Mais les Italiens offrent 75 %. Il y a compétition et conflit.

L'avenir dira ce qui sortira de là.

Voyons donc les Américains arriver au Moyen-Orient. Ils sont alléchés par les succès anglais en Iran et en Irak. Nous avons vu qu'ils avaient demandé et obtenu une participation importante en Irak, et récemment en Iran. Mais l'Anglais John Philby ainsi que le Néo-Zélandais Holmes vont les introduire dans l'île de Bahrein. Les compagnies anglaises, en effet, ne crurent pas tout de suite au pétrole de Bahrein. En 1927, Holmes s'adressa à la *Gulf Oil Corporation*, compagnie américaine. La *Gulf* passa ses droits à la *Standard Oil of California*. Les Anglais négocient. Il se fonde, au Canada, sous statut britannique, une nouvelle compagnie, la *Bahrein Petroleum Cy*. Plus tard, la *Texas Oil* y entrera pour moitié. Bahrein fournit actuellement un million et demi de tonnes par an. Mais il y a une raffinerie très importante à Sitra.

Les résultats furent beaucoup plus importants dans le sultanat de Koweit. Anglais et Américains y furent, comme ailleurs, en compétition. En 1934, un compromis survint. Le sultan de Koweit céda pour 75 ans une concession à la *Koweit Oil Cy* américaine et à l'*Anglo-Persian*. La guerre interrompit les travaux, mais dès 1946, huit puits donnaient plus de 800.000 tonnes de brut. Depuis ce temps, la production de Koweit n'a cessé de progresser à une allure rapide. En 1957, la quantité de pétrole brut produite a été de 56 millions de tonnes. C'est le pays du Moyen Orient qui en donne le plus : Iran, 37.350.000 tonnes en 1957, — Irak, 11.657.497, — auquels il faut joindre Mossoul, 564.377 tonnes, Bassorah, 9.140.105 tonnes. Enfin, en Arabie séoudite, en chiffres ronds, 52 millions de tonnes.

C'est dans ce dernier pays que l'implantation de l'industrie pétrolière a eu lieu en dernière étape avant notre Sahara français.

L'ingénieur américain Carl Twitchell reconnaît

le terrain en 1931. Il est formel, mais personne ne le croit. Au bout de deux ans, la *Standard Oil of California* consent à y aller voir. Les Anglais de l'*Irak Petroleum Cy* essaient de barrer la route aux Américains. Mais le roi Ibn Séoud donne la préférence aux Américains, parce qu'ils promettent de verser les droits ou *royalties* en or, alors que les Anglais ne parlent que de roupies. La concession est donc accordée à une filiale de la *Standard Oil of California*, la *Californian-Arabian Standard Oil*, dont la *Texas Oil* prendra bientôt 50 % des actions. Ensemble, ces compagnies fondent l'*Amranco* ou *Arabian-American Cy*, et l'Arabie séoudite devient une étoile de première grandeur dans le firmament de la production pétrolière.

Ce que nous avons dit, si abrégé que ce soit, suffit à donner une idée des intérêts considérables qui sont engagés dans le Moyen - Orient. Toute la politique, là-bas, sent le pétrole à plein nez !

Des fortunes prodigieuses se fondent, tandis que le peuple reste dans son effroyable misère ! Le sultan de Koweit reçoit quelque chose comme 130 milliards de francs par an, le roi d'Arabie séoudite presque autant, l'Iran 100 milliards, l'Irak 60, etc. Les pays que traversent les pipe-lines ont part à ces bénéfices. C'est le pétrole qui fait vivre tout ceux qui ont une importance sociale en ces régions.

III

La décomposition organique du Liban

Il est beaucoup question du Liban, depuis quelque temps, et on a même chuchoté, durant quelques jours, que les troubles qui avaient éclaté en ce petit pays pourraient menacer la paix du monde. Que s'y passe-t-il donc ? Sous le titre : « *Décomposition organique du Liban* », le recueil *Nouvelles de Chrétienté* (Civitec) du 17 juillet 1958, nous apporte la réponse d'une personnalité française, vivant depuis son enfance à Beyrouth.

Sachons d'abord qu'en Orient les querelles sont toujours bruyantes, assorties d'injures et de menaces terribles, mais finalement évitent d'en venir aux extrémités. Au départ de la querelle intestine, au Liban, il y a l'affaire de Suez qui excite les Arabes contre l'Occident, et la prise de position du président de la République libanaise, Camille Chamoun, qui, tout en protestant de son « arabisme », reste fidèle à l'Occident, et adhère à la « doctrine Eisenhower ».

Dès les élections de mai 1957, des menaces retentirent. Les opposants à Chamoun répandirent le bruit qu'il voulait se servir d'une Chambre docile à ses désirs pour changer la Constitution et se perpétuer au pouvoir. On cria que les élections étaient truquées. Des manifestations d'éléments musulmans sunnites, dans Beyrouth, durent être réprimées. Au début le ministère Sami Sohl agit avec vigueur. Puis il s'assoupit. Il avait obtenu l'aide économique des Etats-Unis, mais cette aide était trop voyante. Elle indisposa ceux-là même qui en étaient les bénéficiaires. On assurait que les trois quarts des subsides américains se dissipaient en salaires, payés à d'innombrables fonctionnaires américains ou à des techniciens de même origine.

« Les techniciens de l'agriculture, des travaux publics et de l'électricité, importés à grands frais d'outre-Atlantique, surprennent les Libanais presque tous formés à l'école française, par leur ignorance de tout ce qui échappe à leur étroite spécialité. Aussi leur zèle éducateur appelle-t-il le sarcasme plutôt que la gratitude. »

L'opposition ne cesse de grandir, se manifestant par des explosions nocturnes, et s'enrichissant des fonds payés par les boutiquiers pusillanimes, afin que leurs magasins soient épargnés. La police semble n'avoir d'autre but que d'éviter les histoires. Le pays est déchiré par des querelles de clocher. Les repris de justice passent en Syrie d'où ils reviennent armés.

« Situation paradoxale, c'est grâce à des éléments chrétiens, connus comme les plus hostiles à toute domination arabe, que des nassériens déclarés font la loi à Tripoli. »

Pendant ce temps, le gouvernement est impuissant. Il donne l'impression d'être « un paralytique houspillé par un enfant ».

Dans le camp de l'opposition, les musulmans hostiles à l'indépendance libanaise, dominent, mais eux-mêmes sont divisés. Ils s'appuient sur une pègre dont ils ne sont pas maîtres. Dans les montagnes, les féodaux, Druses pour la plupart, et dans la plaine de la Békaa, les Chiites s'agitent en sens divers. Mais les cadres égyptiens et syriens ont beau faire, ils ne peuvent empêcher leurs troupes indociles de revendre ou de gaspiller en pure perte les armes et munitions reçues de Syrie. En somme, les armes servent beaucoup plus à liquider des querelles de personnes qu'à lutter pour une cause donnée. On tire beaucoup, mais de préférence dans le dos. Et on se sert aussi des armes pour se donner du courage et impressionner l'adversaire. A la longue, nul ne prête plus attention à ces pétarades dérisoires dont les victimes sont la plupart du temps frappées au hasard des retombées de balles perdues.

Le gouvernement aurait eu pour lui la grande masse des Chrétiens dont les Phalanges libanaises constituent le seul parti organisé. Le parti populaire syrien, formé en majorité de Grecs-Orthodoxes, s'était rangé aussi du côté du gouvernement, mais sans conviction et pour des raisons de pure opportunité.

Le Président du Conseil, Sami Sohl, un musulman, plein d'humour, de courage et de bon sens, représente une élite arabe formée jadis par les Turcs. Il résiste à ses coreligionnaires nassériens et fait preuve d'une énergie rare. Les chrétiens redoutent l'heure où un autre musulman devra le remplacer, car il a 72 ans.

Ce qu'il y a de plus grave, c'est que l'anarchie ne règne pas moins dans le camp du gouvernement que dans celui des insurgés. Le général Chéab, — celui-là même qui a été élu président de la République, le 31 juillet — n'a rien entrepris pour rétablir l'ordre. Il recevait ouvertement les fauteurs de la révolte, punissait les excès de zèle, chez ses officiers, ménageait la chèvre et le chou, et se faisait une popularité au détriment de son propre gouvernement.

Le rôle du patriarche Méouchy demeure également très obscur. Il n'est pas approuvé par l'ensemble du clergé maronite, dont il est le chef.

« L'aversion pour Chamoun, qu'il a héritée de son maître (Béchara el-Khoury), est devenue frénétique, depuis qu'un sien neveu s'est vu refuser un portefeuille dans le cabinet Sami Sohl. Et ce dignitaire de l'Eglise catholique, s'il a le droit de se mêler de politique autant que ses prédécesseurs, va tout de même un peu loin, en accueillant régulièrement des émissaires de l'ambassade des Soviets. »

Il va sans dire qu'en citant ces lignes, nous ne les prenons nullement à notre compte. C'est au moins une « rumeur » dont il faut signaler l'existence.

Au total, dans cet exposé daté de Beyrouth, au 6 juillet 1958, on conclut que l'anarchie sévit à tous les échelons et que seule une dictature militaire pourrait tirer le pays d'un tel chaos.

Au moment où paraissent ces lignes, bien des faits nouveaux se sont produits. L'O.N.U. a envoyé des observateurs, dont le gouvernement Chamoun a récusé la compétence et l'impartialité. Les Américains ont débarqué un corps de « marines » qui atteignit bientôt 20.000 hommes, pour garantir l'ordre. Les puissances se sont agitées en sens divers. Khrouchtchev a réclamé une « conférence au sommet ». Après bien des péripéties diplomatiques, cette conférence n'eut pas lieu. Depuis la fin de septembre, les troupes américaines évacuent progressivement le Liban. Celui-ci, après quelques semaines d'une insurrection, d'origine chrétienne cette fois, vient enfin de trouver un gouvernement qui semble devoir être accepté par les chrétiens et les musulmans. Puisse-t-il assurer la paix intérieure et la stabilité à ce pays, demeuré pendant des siècles l'oasis permanente du Christianisme en Orient, et « qui a mérité par sa beauté de servir de terme de comparaison à la plus belle des créatures : la Vierge Marie » !

IV

L'Etat d'Israël et le Vatican

C'est encore à *Nouvelles de Chrétienté*, mais au n° du 24 juillet, que nous empruntons l'étude suivante sur les dissentiments qui séparent l'Etat d'Israël du Vatican, à propos du statut de la ville sainte de Jérusalem. *Civitec* cite in-extenso, à ce sujet, un article de M. Georges Ollivier, dans la revue *Libertés françaises*, article qui a pour but de défendre le Vatican, contre les critiques de « *The Jewish Chronicle* » des 14 et 21 mars 1958.

En premier lieu, l'auteur repousse comme « impensable », la thèse de la revue juive selon laquelle le pape aurait adopté, vis-à-vis d'Israël la politique de la République italienne. C'est faire injure au pape, mais aussi au simple bon sens et à la vérité la plus évidente, que d'accuser le pape de sympathies pro-arabes, inspirées par le souci italien de maintenir les rapports économiques avec les pays arabes du Moyen-Orient.

Quelle est donc la raison pour laquelle le pape a toujours refusé jusqu'ici de reconnaître l'Etat d'Israël ? Tout simplement, c'est que le statut de la ville de Jérusalem, si sainte aux yeux des chrétiens, n'est pas encore défini de manière satisfaisante, et cela par la faute de l'Etat israélien. L'O.N.U. devait trouver une solution. Mais elle avait remis la décision à des jours meilleurs : signe certain que le problème était épineux !

Il avait été convenu en 1949 que la ville serait *internationalisée,* afin de protéger les intérêts de ses habitants aussi bien Arabes que Juifs et permettre le libre accès de la cité aux chrétiens du monde entier. Or, les Juifs se sont toujours opposés et s'opposent encore à cette solution. Certaines grandes puissances ont essayé de faire pression sur les Juifs, en déclarant qu'elles maintiendraient leurs ambassades à Tell Aviv et nullement à Jérusalem. Mais cela n'a pas duré. Les diplomates circulent dans Jérusalem comme si leurs gouvernements avaient obtenu satisfaction. Aujourd'hui les Jordaniens occupent une partie de la ville et les Juifs, une autre. Ils sont ennemis les uns des autres et se regardent en chiens de faïence. Les diplomates font semblant de ne rien voir.

Le Pape, qui n'est lié, quoi qu'en pense *The Jewish Chronicle*, par aucun intérêt matériel et temporel, s'en tient au principe posé en 1949. Il tient à l'internationalisation des Lieux-Saints et, sous ce rapport, il parle et agit au nom de tous les chrétiens. Il se refuse à reconnaître l'Etat israélien, aussi longtemps que cet Etat se refusera à une disposition aussi essentielle. La revue juive rappelle avec amertume que le Saint-Siège, pourtant, par la bouche de Benoît XV, avait déclaré que le programme sioniste, qui devait aboutir à la création de l'Etat d'Israël, était « la mise à exécution des idées bibliques et conforme à la volonté divine. »

D'autre part lorsque, en 1944, lord Gort, haut-commissaire anglais en Palestine, vint proposer le plan de transformation du « Foyer israélien » en Etat, au pape Pie XII, celui-ci approuva le plan qui lui fut soumis. Mais ce plan comportait l'internationalisation de Jérusalem, et le pape insista pour que ce point fût strictement exécuté.

Depuis lors, il attendit en vain. Et en 1949, il comprit que la parole donnée serait violée. Il demanda alors une « croisade de prières », pour la liberté des Lieux-Saints, et il posa ouvertement le principe de l'internationalisation dans une Encyclique. *The Jewish Chronicle* évoque encore avec horreur ces mots de « croisade de prières » qui font mal aux oreilles juives.

A cette croisade, qui lui paraît anachronique sans doute, elle oppose des arguments politiques. La campagne du Sinaï, remarque-t-elle, a démontré le danger de la pénétration communiste au Moyen-Orient, et l'Etat d'Israël demeure le seul élément de résistance à cette pénétration. Mais la revue juive se trompe lourdement si elle croit que les arguments « diplomatiques » devaient émouvoir un pape « diplomate » comme Pie XII. Le pape est avant tout chef d'Eglise. Il suspend donc la reconnaissance de l'Etat d'Israël jusqu'à ce que cet Etat tienne ses promesses et accorde la liberté et le respect des Lieux-Saints. Cela du reste ne l'empêche pas le moins du monde de compatir aux épreuves du peuple juif. En vain, des personnages très importants, appartenant au peuple juif, ont essayé d'arracher au pape la reconnaissance officielle de l'Etat. Un Juif américain, Nahum Goldmann, qui avait l'habitude de voir fondre devant lui tous les obstacles, a bien fait allusion, devant lui, au cours d'une audience, aux épreuves du

peuple juif, mais il n'a laissé échapper aucune phrase qui pût être interprétée comme une reconnaissance de l'Etat juif, en tant qu'Etat indépendant.

L'Etat d'Israël est nationaliste et raciste à outrance. Mais cela ne peut l'excuser du devoir de tenir la parole donnée et de faire droit aux désirs des chrétiens du monde entier, dont le pape, très légitimement, se fait le défenseur. L'article de la revue *The Jewish Chronicle*, revient sur un petit détail dont on a souvent parlé, depuis quelques années. Il s'agit de cette invocation de notre liturgie du Vendredi Saint, dans laquelle nous prions « *pro perfidis Judeis* ». L'un des chefs du judaïsme italien, le colonel Vitale, fit de grands efforts pour obtenir du pape la suppression de ce mot *perfidis*. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut que ce mot pourrait être traduit ainsi : « Prions pour les Juifs infidèles à leurs croyances ». La revue estime que cette trop faible concession est une preuve manifeste de l'intolérance catholique. Elle se plaint encore de certaines phrases relevées dans un manuel d'instruction religieuse. Mais M. Ollivier pense, lui, que ce n'est pas en se livrant à ce petit jeu de critique littéraire qu'on amènera le Vatican à renoncer à un principe qui lui est justement cher. Et l'auteur conclut :

« Il est possible que l'internationalisation de Jérusalem soit très désagréable pour l'Etat nationaliste et raciste qu'est Israël, mais c'est la seule solution qui puisse donner des garanties d'avenir au chef du catholicisme : il n'y renoncera pas. »

V

Super-radars contre missiles

Sous le titre « *La Grande Illusion* », Georges *Ketman*, parle dans *Science et Vie* de juillet, de la lutte acharnée qui se livre en ce moment entre les armes offensives nouvelles, que sont les *missiles*, et les armes défensives, au premier rang desquelles se situe le *radar*, chargé d'avertir d'avance de l'arrivée du missile agressif et d'y parer. L'article commence par des lignes affolantes :

« On croit rêver. Dans un rapport qu'elle vient de publier, il y a quelques jours, l'*Association nationale du Planning des Etats-Unis* déclare : « *Les guerres de l'avenir pourront éventuellement avoir lieu sur la Lune ou dans les espaces de l'exosphère...* » Et plus loin : « *En cas de guerre atomique, certains groupes d'êtres humains pourraient se réfugier dans la Lune, en attendant la fin des hostilités et la disparition des radiations mortelles de la retombée nucléaire.* »

Ces lignes sont extraites d'un rapport de la commission du Planning américain, qui a pour titre : « *1970, sans contrôle des armements* », ce qui veut dire : voilà où nous en serons en 1970, si l'on ne parvient pas d'ici là au contrôle des armements. Dans le même rapport, il faut souligner encore les lignes que voici :

« *Etant donné qu'à la suite d'une attaque-surprise de l'âge nucléaire, la majeure partie d'une force défensive pourrait être anéantie en quelques minutes, il est probable qu'une attention soutenue sera consacrée à des dispositifs du genre* « presse-bouton par la main du mort. »

Et cela signifie que même si toute vie disparaît dans la partie du monde attaquée, des dispositifs déverseront sur l'attaquant une pluie de missiles vengeurs, qui le détruiront lui-même ! Voilà qui n'est pas extrêmement rassurant. L'humanité est en pleine folie. Il se produit un décalage de plus en plus puissant entre les ambitions des savants, les préparatifs des camps adverses, et les désirs et besoins des humbles populations. Il se dépense des milliards et des milliards en armements secrets qui ne peuvent prétendre qu'à la destruction de l'humanité, ou encore au lancement des *Spoutniks* et *Observateurs*, pendant qu'il y a des millions d'êtres humains qui ne mangent pas à leur faim. Un touriste belge, Charles d'Ydewalle, rapporte dans *La Revue des deux-mondes* du 1er août 1958, sous le titre : « *Choses vues à Moscou* », que le spoutnik, en Russie, n'a enthousiasmé personne :

« L'homme dans la rue, écrit-il, l'homme qui fait la queue pour du pain, pour du riz, pour de la bière ou pour un textile, a déclaré du coup : « Le spoutnik, c'est très joli. Mais demain, aurons-nous de la bidoche ? »

Pour en revenir à la guerre nucléaire, la lutte se poursuit actuellement entre « missiles, radars et brouilleurs de radars », une trilogie infernale. Et les experts ne cachent plus que TOUT CELA EST INUTILE, c'est-à-dire que les missiles deviennent de plus en plus menaçants, que les radars même transformés en super-radars, ne peuvent que les annoncer, au maximum au moment même où ils partent, c'est-à-dire, quand ils ont une vitesse de 20.000 km-heure, une demi-heure d'avance. Il semble que les Américains, pour répliquer aux missiles russes, donnés comme « arme absolue », c'est-à-dire irrésistible, tentent de détruire le missile agresseur, par un contre-missile, qui l'arrêterait en plein vol. C'est justement, paraît-il, pour essayer ces contre-missiles défensifs que les U.S.A. ont refusé d'arrêter leurs essais nucléaires, malgré les sommations réitérées des Russes, qui, eux, avaient fini la série de leurs essais.

Mais la défense est-elle efficace ? L'auteur de l'article ici analysé n'en est pas convaincu. Il admet que le système de défense préféré actuellement est celui des explosions thermo-nucléaires, qui chercheront à volatiliser la bombe adverse par des bombes défensives appropriées. Mais alors se pose un problème de distance. Nous avons dit, en schématisant, que le super-radar actuel peut donner, pour une distance de 10.000 km. environ une demi-heure pour lancer la bombe défensive. Mais il faut que l'interception ait lieu à une altitude et une distance suffisantes, pour que les explosions de défense ne se produisent pas au-dessus du pays défendu, sans quoi ce pays en serait ravagé ! La rencontre des deux engins adverses devra donc avoir lieu à des centaines de km d'altitude.

C'est ce qui explique que tout récemment, au début d'août 1958, on a annoncé que les Américains avaient fait exploser une bombe à 150 km de hauteur, dont la lumière était visible à 1100 km de distance. Il semble bien qu'il s'agisse d'une *bombe de protection*, destinée à arrêter la bombe éventuelle lancée par les Russes. Mais les statistiques de l'armée américaine n'envisagent qu'une chance sur 4 d'intercepter un missile ennemi par un anti-missile. Pour ne laisser qu'une chance sur

100 à l'ennemi, il faudrait tirer 16 anti-missiles pour un seul missile ennemi !

Mais ce n'est pas tout. L'article que nous étudions indique plusieurs moyens de « mystifier les radars ». Nous ne saurions entrer ici dans le détail de ces procédés ; mais il est clair que si le radar, ou super-radar ne remplit pas sa fonction, si on peut lui faire « prendre des vessies pour des lanternes », en lui donnant à détecter des objets insignifiants, mêlés avec le missile, il ne remplira plus son rôle et la défense est de nouveau désarmée. Or, le célèbre von Braun, cet ingénieur allemand qui travaille en Amérique dans le domaine des missiles et anti-missiles, déclare à qui veut l'entendre : « Pour brouiller un radar, il suffit de vider une boîte à ordures dans le ciel. » Par exemple, en fragmentant la carcasse vide de l'avant-dernier étage du missile, en morceaux de dimensions égales à l'ogive atomique, le radar sera *aveuglé*. Ces morceaux, se disséminant sur plusieurs km², la discrimination du « bon écho » parmi les cinquante qui apparaîtront sur l'écran deviendra un casse-tête chinois pour la défense.

Les experts discutent à perte de vue sur ce point. Von Braun, lui, est convaincu que les guerres futures devront employer des « plate-formes intersidérales ». On lancerait des satellites artificiels et c'est de là-haut que se livreraient les batailles, pour le plus grand mal de ceux qui seront dessous !

L'armée de l'air américaine cependant ne désespère pas de mettre en usage un moyen d'attaque efficace. Ce serait l'*avion atomique* WS-125 A, qui doit entrer en fonction en 1965. Cet appareil en effet pourrait, assure-t-on, voler des semaines entières au raz des arbres, c'est-à-dire au-dessous des faisceaux de radar, et par conséquent, il pourrait déposer ses bombes sans être détecté par l'ennemi. Déjà cependant, pour parer à ce péril encore imaginaire, on est à la recherche du *radar à basse altitude*.

Comme on le voit, d'un camp à l'autre, c'est une course effrénée vers les systèmes de leurre d'une part et de détection d'autre part, de plus en plus compliqués et partant de plus en plus coûteux !

« Peupler le fond des mers de *Polaris* (fusées sous-marines), les forêts, les plaines, les grottes ; farcir les sous-marins et les avions de missiles à longue et moyenne portée, mer-air, sol-air, air-air, et le reste ; hérisser les côtes de radars, on devine ce que cela coûte. Ou plutôt : on ne peut le deviner, il faudrait un cerveau électronique. »

Par exemple, pour défendre à 99 %, 1000 bases attaquées chacune par 3 missiles ennemis, ce qui est tout à fait vraisemblable, il faudrait environ 50.000 anti-missiles munis chacun d'une ogive atomique. Le stock de bombes des U.S.A. et celui de l'U.R.S.S. ne sont pas près, ni l'un ni l'autre, de pouvoir s'offrir ce luxe. Pourtant les crédits militaires actuels ne suffisent pas aux commandes et sont toujours dépassés.

Conclusion de notre auteur, très pessimiste :

« A l'Est comme à l'Ouest, on sait, sans doute, que le jour où l'on appuiera sur le fameux bouton, c'est aux cadavres ou à d'improbables Luniens qu'on abandonnera la scène. Et que cette Terre, après tout... »

Le dernier mot de tout cela : *ruineuse illusion*. Serait-ce le dernier mot du fameux progrès humain ?

VI

Le Journal de Genève et Lourdes

Un ami, revenant de vacances passées en Suisse, me communique une série de trois articles publiés dans le *Journal de Genève* — journal d'une haute tenue, comme on sait — et qui ont pour titre : « *Lourdes et la Foi réformée* » (16-17-18 juillet 1958). Ils sont signés Etienne de Peyer, que le journal qualifie « notre envoyé spécial ».

M. de Peyer est venu à Lourdes. Il nous livre ses impressions de la manière la plus loyale et la plus franche :

« Il faut y aller, dit-il en parlant de Lourdes, non pour juger, mais pour comprendre ce que la foi catholique veut témoigner au monde dans ce lieu, et pour comparer ce qu'on a compris avec la révélation de Dieu telle que la Bible nous la transmet. »

Les « premiers contacts » ne sont pas très favorables. Le témoin est heurté par l'aspect de grande entreprise commerciale, que nous dénonçons nous-mêmes si souvent à Lourdes. Mais l'auteur reconnaît que cette première impression s'évanouit quand on a franchi les grilles qui entourent le vaste domaine de la Grotte. Alors, dit-il, «vous ne serez pas sollicités par le plus modeste fabriquant ». Vous vous sentez au contraire « en un sanctuaire à ciel ouvert, en un lieu saint, où la foi des foules devient presque palpable ».

Ces foules, il faut les suivre. Elles vous conduiront à la Grotte. La masse des pèlerins y est constamment en prière. Tout auprès, se trouvent les piscines, où l'on baigne les malades, jusqu'à 700 par jour, en ne changeant l'eau que deux fois : à 9 heures et 14 heures.

Mais ce ne sont pas les lieux qui frappent le plus à Lourdes, ce sont les hommes qui les animent. Il y a d'abord les malades : toutes les infirmités humaines s'y donnent rendez-vous. Mais au milieu de ces misères, des hommes valides portant sur leurs habits un « étrange harnais, de cuir ou de corde » : les *hospitaliers*. — Nous disons plutôt: les *brancardiers*. L'auteur leur rend un hommage ému :

« Ces hommes et ces femmes, dit-il, sont exténués au bout de leur temps de service, mais rayonnants de la joie que donne l'amour du prochain. »

Et il faut mentionner encore, ajoute notre auteur, le dévouement dés *médecins* qui travaillent au *Bureau des Constatations médicales*, dont le président « voue la moitié de son année, gratuitement, à l'œuvre qui se fait ici... »

Le moment le plus solennel de la journée est la procession du Saint-Sacrement, vers cinq heures du soir.

« A cet instant, vous êtes pris dans une unanimité, dans une intercession déchirante, pour ces masses humaines ravagées dont vous voyez sur la place une représentation que vous n'oublierez plus, votre vie durant. C'est l'heure où vous comprenez du dedans que le « *misereor super turbam* » ait abouti à la Croix du Golgotha. »

Où nous nous trompons beaucoup, ou l'homme, le protestant qui a écrit ces lignes, a lui-même, ardemment joint sa prière à celle des catholiques, en cette heure dramatique de la procession du Saint-Sacrement.

Il parle aussi avec respect de la procession aux flambeaux de chaque soir. Il trouve bien que le chant de l'*Ave* est monotone et « lancinant dans sa banalité », mais il constate : « Tous chantent avec une conscience et une ardeur ferventes. »

Il en vient enfin aux miracles.

« Ceux qui n'ont pas été à Lourdes, écrit-il, vous demandent lorsque vous en revenez si vous avez vu des miracles. C'est mal poser la question. Lourdes n'est pas une fabrique de miraculés ; l'Eglise romaine ne prétend pas avoir dompté les puissances surnaturelles au profit des pèlerins. »

A Lourdes, on prie. Les miracles sont exceptionnels. Le *Bureau des Constatations* est très rigoureux dans ses contrôles. Il accueille du reste tous les médecins à quelque religion ou opinion qu'ils appartiennent.

« Une guérison constatée par le Bureau n'est déclarée « échapper aux lois naturelles » que lorsqu'elle s'est maintenue pendant au moins un an. (Tel cas de guérison d'une sclérose en plaques, à la suite d'un pèlerinage, survenue en 1954, ne sera homologuée que l'automne suivant). »

Notre auteur reconnaît que les médecins « sous l'experte direction du Dr Pélissier, président du Bureau, travaillent avec sérieux, sachant bien que la moindre négligence est plus préjudiciable qu'utile tant à la science qu'à la religion. » Et il déclare hautement en parlant du sérieux de ces examens :

« Il faut le souligner pour couper court à tant de racontars qui tendent à faire de Lourdes un centre d'exploitation de la crédulité humaine. »

Puis il se pose la question : comment expliquer ces guérisons, dont la réalité est indubitable ? Est-ce l'eau ? Pas du tout. C'est une honnête eau potable, fraîche et pure, exempte de sels et de substances thérapeutiques, sans radioactivité ni rien qui puisse la faire remarquer parmi les eaux de source. — Serait-ce la foi ? Non plus, car il y a des cas de guérison d'incroyants, ou d'enfants en bas âge, ou de malades dans le coma. Pour les croyants, il n'y a pas d'autre explication qu'un « exaucement de la Vierge ». Il n'y a pas de règle. La guérison intervient sans qu'on sache pourquoi, ni comment, ni où.

Mais alors, que penser de Lourdes ? Honnêtement, l'auteur répond : « A quelque confession qu'on appartienne, Lourdes a quelque chose à nous enseigner. »

On y voit une solidarité, une fraternité, une communion spirituelle entre malades et bien-portants, on y voit que l'Eglise ne considère pas la guérison comme le but suprême de la vie, mais bien « la disponibilité au service de Jésus-Christ ».

L'auteur dit en propres termes :

« Et des concentrations de foules comme celles de Lourdes peuvent être de saisissants témoignages de cette vérité : un fait est affirmé : l'humanité de Lourdes attend du ciel le salut et la vraie vie. Bien portants venus là par reconnaissance, par amour du prochain ou pour intercéder ; malades venus pour offrir leur misère, pour obtenir d'accepter et de supporter vaillamment l'épreuve, tous sont des témoins qui se dressent contre l'esprit de notre temps, la recherche du rendement, la croyance à l'effort humain, l'attente matérialiste d'un paradis terrestre. »

Jusqu'ici nous sommes en plein accord avec M. de Peyer. C'est la fin de son étude qui nous semble plus décevante. Il ne veut pas ou ne peut pas admettre que les miracles de Lourdes, dont il déclare la réalité incontestable, prouvent quoi que ce soit en faveur du culte de la Vierge Marie.

« Il faut le dire avec tristesse, écrit-il, mais il faut le dire : les Eglises de la Réforme ne peuvent pas suivre leurs frères catholiques sur la voie de la glorication de Marie. »

Cette « tristesse » est honorable. Plus honorable encore le fait que l'auteur n'ose parler de l'Eglise réformée, mais « des Eglises de la Réforme », avouant du même coup que l'unité n'existe pas dans le monde réformé, alors que le Christ a dit : « Qu'ils soient un comme vous, mon Père, et moi, nous sommes un ! » Et quand notre auteur fait appel à la Bible pour repousser le culte que nous rendons à Marie, il est au moins un texte biblique qu'il oublie, celui où Marie elle-même a dit : « *Toutes les générations me proclameront bienheureuse.* »

Il insiste, comme font les protestants, sur l'*unicité de la Médiation du Christ*, mais le culte que nous rendons à Marie n'y contredit pas le moins du monde, pas plus que l'amour que l'on rend à une mère ne contredit à l'autorité du *paterfamilias*. M. de Peyer écrit du reste : « *Nous révérons Marie...* » Que faisons-nous de plus ? Il n'est certes pas de ceux qui nous accusent d'*adorer* Marie et de commettre le crime de *mariolâtrie*. Ce culte d'*hyperdulie* qu'il repousse, dit-il, pour « ne pas être infidèle à Jésus-Christ », c'est précisément « pour ne pas être infidèles à Jésus-Christ », que nous le lui rendons. Nous ne pouvons concevoir que la *mère de Dieu* — le mot est biblique, puisque Elisabeth l'a employé — ne mérite pas un culte de *révérence*, c'est-à-dire de *dulie*, supérieur à celui que nous rendons aux autres saints.

Nous croirions faire injure à Notre-Seigneur en pensant qu'il n'a pas eu le plus grand respect, la plus haute révérence pour sa mère ! Et c'est pour imiter Jésus-Christ que nous vénérons sa mère. Qu'elle soit une créature, un simple instrument du salut et non la source du salut même, c'est évident. M. de Peyer, en nous le rappelant, enfonce une porte ouverte et il ne peut l'ignorer. Mais quand il dit que le culte de Marie « fait écran à son Fils », qu'il nous permette de lui dire que c'est tout le contraire qui est vrai. Il arrive que la lune fasse écran au soleil. C'est alors une éclipse. du reste passagère, mais cela n'arrive jamais à celle que nos textes liturgiques disent « belle comme la lune ». Jamais Marie ne fait écran à Jésus, puisqu'elle *conduit à Lui*.

Et quand M. de Peyer, élevant le ton, insinue que la place de Marie dans la doctrine de l'Eglise catholique apparaît comme « une des formes du péché naturel à l'humanité », car « l'homme naturel ne supporte pas que son salut soit accompli en dehors de lui, par pure gratuité, sans qu'il puisse y mettre la main », il nous semble qu'il est

tout à fait contre l'Ecriture, qui parle de nous comme de coopérateurs de Dieu. « C'est par grâce que je suis ce que je suis, et sa grâce n'a pas été vaine en moi ! » S. Paul parle comme un homme qui a coopéré à la grâce ! C'est l'évidence même. C'est se moquer de Dieu de dire qu'il nous a créés libres, sans que notre liberté puisse collaborer avec sa grâce. Ici, nous sommes au centre du débat entre protestants et catholiques. Luther et Calvin n'admettaient pas le libre-arbitre et ils étaient *prédestinatiens,* ce qui est franchement odieux, mais les protestants d'aujourd'hui, comme M. de Peyer, admettent bien le libre-arbitre. Ce n'est que par un traditionnalisme inadmissible qu'ils conservent les positions théologiques de Calvin et de Luther, qui étaient liées au *serf-arbitre.*

Enfin, dans la conclusion de M. de Peyer, nous sommes surpris de noter qu'il admet bien les miracles de Lourdes, mais soutient que ces miracles se produisent *en dépit des erreurs théologiques* de l'Eglise catholique, au sein de laquelle se font ces miracles.

« Devant la détresse immense de l'humanité, dit-il, Dieu met le comble à son amour en exauçant des prières, même si elles sont mal dirigées. Si Dieu devait tenir compte de la bonne théologie des hommes, pour les écouter, il n'aurait pas souvent à écouter les hommes. Mais à travers nos balbutiements, il opère par son Saint-Esprit l'œuvre salutaire de son Fils, il atteste la présence et la royauté de son Fils, malgré les erreurs formelles de ceux qui l'implorent. Le Fils exauce les prières adressées à la mère, parce qu'il a pitié des hommes... »

C'est là une théologie du miracle et de sa signification dans les desseins de Dieu qui est bien peu biblique ! Jésus n'a cessé d'invoquer ses miracles comme *preuves* de la divinité de sa mission et de sa doctrine. C'est en ce sens que nous comprenons le miracle. Le fait qu'il y ait à Lourdes des miracles, et qu'ils soient obtenus par l'intercession de Marie, est, pour nous, la preuve incontestable de la vérité de notre doctrine au sujet du culte marial.

Enfin, à la base de nos débats entre catholiques et protestants, se situe toujours ce fait que *Jésus-Christ n'a pas confié l'avenir de sa doctrine rédemptrice* à un *Livre,* si sacré qu'il soit, mai *à un Magistère indéfectible et infaillible,* celui de l'Eglise vivante : l'Eglise catholique.

VII

La Préhistoire en Afrique

Nous avons eu, à plusieurs reprises, à signaler ici les hésitations des préhistoriens au sujet du continent d'origine de l'homme. Tout récemment la découverte en Toscane d'un squelette d'*Oréopithèque* a donné lieu — très imprudemment — à certains de parler d'un ancêtre humain, datant de 10 à 12 millions d'années et qui aurait été européen. En réalité, l'on n'hésite guère qu'entre l'Asie et l'Afrique, et le problème n'est pas près d'être résolu. Dans *Scientific American* de juillet 1958, J. Desmond Clark nous fait part du résultat des fouilles auxquelles il a pris part aux *Chutes de Kalambo,* en Afrique. Et son article a pour titre, en anglais: « *L'Homme primitif en Afrique* ».

Dès la première ligne, il pose la question :

« L'Afrique fut-elle le berceau de l'espèce humaine ? Les archéologues ont cherché presque partout ailleurs, avant de se tourner vers « le continent noir ».

Mais depuis la seconde Guerre, les fouilles exécutées en Afrique ont ouvert des perspectives toutes nouvelles. D'abord, on y a découvert à foison des ossements d'*Australopithèques,* ces *hommes-singes* qui furent les contemporains et peut-être les ancêtres de l'homme primitif. Depuis lors, on a trouvé en Afrique le singe le plus ancien qui ait été rencontré dans l'univers, — et ce qui est apparu comme les plus anciens instruments fabriqués par un homme ou une créature analogue à l'homme. Enfin on a déterré quelques remarquables séries de dépôts qui montrent l'évolution des outils primitifs de l'homme, depuis le couteau de silex jusqu'aux haches à main de pierre polie de l'Age Moyen de la Pierre (Mésolithique).

Rappelons sommairement les travaux des préhistoriens en Afrique. Le principal « découvreur » des Australopithèques fut Raymond A. Dart, aidé de feu Robert Broom et de son successeur J. T. Robinson.

Les « hommes-singes » avaient une hauteur d'environ 4 pieds et demi (1 m. 35), avaient la station debout et, selon l'anatomiste Sir Wilfred Le Gros, devraient être classés parmi les parents de l'homme, en raison de leurs dents. Quelle était leur parenté avec l'homme ? Toute la discussion là-dessus tourne autour de l'emploi qu'ils faisaient ou non d'*outils.* Ils vivaient il y a environ un demi million d'années et on a trouvé des instruments de pierre du même âge, dans les fleuves africains. Mais il a été malaisé de relier sûrement les hommes-singes à ces outils. Leurs os ont été trouvés seulement dans des grottes, et les instruments dans les vallées ouvertes des fleuves, où les os ne se sont pas conservés. Avec les restes des hommes-singes, on a bien trouvé, à vrai dire, de nombreux ossements d'autres animaux, ce qui a conduit Dart et Broom à conclure que les Australopithèques vivaient dans des grottes et tuaient des animaux pour les manger, en se servant de *gourdins* en bois — par exemple de branches cassées. Mais l'anthropologiste Kenneth P. Oakley a émis l'idée que les hommes-singes ont fort bien pu vivre au dehors, et que leurs ossements indiquent qu'ils servaient de proies à des animaux plus forts qui les traînaient dans les grottes pour s'en repaître.

Or, il y a deux ans — en 1956 — Robinson et C. K. ont trouvé quelques outils de pierre dans des grottes contenant des ossements d'hommes-singes. Toute la discussion reprit dès lors pour savoir si les hommes-singes savaient, oui ou non, se servir d'outils et faire du feu, auquel cas, il faudrait les considérer comme de possibles ancêtres de l'homme.

« Cependant le poids général des évidences est contre cette idée. Les hommes-singes sont de date trop récente et ils sont trop spécialisés, sous certains rapports anatomiques, pour être les ancêtres de l'homme. Ils furent probablement une branche séparée issue de quelque ancêtre dont descend aussi l'homme. »

C'est le préhistorien L. S. B. Leakey qui trouva, dans le lit d'un ancien lac près du Lac Victoria,

ce qui semble le plus ancien fossile humain d'Afrique. C'est un morceau de mâchoire comportant nettement un *menton*, ce qui est regardé comme la marque indubitable de l'homme. Ce fossile serait considérablement plus ancien qu'un demi-million d'années. Nous pouvons donc estimer que dans la période entre un demi-million et un million d'années deux créatures d'apparence humaine vivaient dans l'Afrique centrale et méridionale : un *Homo* authentique, avec un cerveau développé et qui savait fabriquer des outils, et l'*Australopithèque*, ou homme-singe, avec un cerveau petit — 500 à 600 cm^3, — qui peut avoir été assez semblable à un ancêtre dont descendait également l'*Homo*.

Si nous n'avons pratiquement aucun fossile de l'homme primitif, il en est à peu près de même de l'homme qui progressa des instruments de pierre jusqu'à la hache à main. Nous entendons par là la culture *Chelles-Acheul* qui semble être née en Afrique d'où elle passa en Europe et en Asie. Des hommes de cet âge, nous n'avons que des fragments brisés de crâne, parmi lesquels sont des morceaux de mâchoires trouvés en divers sites d'Afrique, avec en outre le crâne de Swanscombe en Angleterre. Nous ne pouvons dire s'il s'agit déjà de fragments d'*Homo sapiens*, ou d'êtres plus voisins des formes de Java et de Péking. *Sapiens* ou non, ces humains-là nous ont laissé en abondance des instruments de pierre attestant leur civilisation, et c'est à ces restes qu'il nous faut recourir pour savoir ce qu'ils ont pu être.

La meilleure expression de cette histoire, dans tout l'univers, est celle qui fut découverte par Leakey dans la désormais fameuse *Gorge Olduvaï*, au nord-est du Tanganyika. En ce lieu, Leakey, fouillant toute une série de lits stratifiés d'anciens lacs, a pu retracer tout le développement, à travers *onze étapes* diverses, des outils de pierre primitifs aux haches finement achevées du Mésolithique. Nulle part ailleurs on n'a trouvé le souvenir aussi clair de cette évolution, qui doit couvrir un quart de million d'années. En deux sites, on a cru en quelque sorte assister à la fin d'une chasse faite par les humains, la première fois autour d'un bœuf gigantesque et d'autres animaux aujourd'hui disparus, et la seconde fois autour d'un hippopotame, dépecé par les chasseurs. Depuis lors, on n'a cessé de rechercher des sites analogues.

En 1953, le groupe dont faisait partie l'auteur de notre article, J. Desmond Clark, travaillant au compte de la Commission nationale des Monuments de la Rhodésie du nord, découvrit d'anciens lits de lac, aux *Chutes Kalambo*, sud-sud-ouest de la *Gorge Olduvaï* et non loin de la frontière-sud du Tanganyika.

La *chute Kalambo* est l'une des plus hautes du monde. Les eaux du fleuve Kalambo tombent d'une falaise abrupte de 220 mètres de haut, dans une gorge étroite qui se dirige vers le lac Tanganyika. Avant d'y tomber, le fleuve sinue dans une plaine large de 4 à 5 km. qui fut jadis un petit lac. En se desséchant, ce lac a laissé des berges de 20 mètres et plus remplies de dépôts, remontant à environ 150.000 ans. L'érosion a taillé là-dedans et mis à nu les dépôts. On a constaté que les hommes de l'âge de pierre campaient volontiers sur les bords de ce lac. On découvre leurs traces, à des niveaux différents, ce qui permet de suivre leur évolution de bas en haut. Les dépôts se situent du Paléolithique au Mésolithique. Chaque étage offre à profusion des outils : pioches, haches à main, couteaux, qui ont servi au travail du bois, et même enclumes servant à ce travail. Les outils sont soit en quartz, soit en feldspath, soit en grès de grain très fin. Les instruments ont parfois été trouvés en si parfaite condition qu'on a pu s'en servir, dans une démonstration du Congrès de Préhistoire en 1955, pour dépouiller une antilope. On a trouvé les camps humains littéralement farcis d'ossements d'éléphants, de rhinocéros, girafes, antilopes, sangliers géants et baboins. Par contre, on n'a pas retrouvé d'instruments plus délicats, comme on en trouve dans les sites européens analogues. Sans doute, parce qu'ils ont été entraînés par les eaux. Des copeaux de pierre prouvent que l'homme primitif fabriquait des outils en bois et en os. Nous disons en bois, car on a trouvé effectivement, à *Kalambo-Falls*, des instruments de bois taillé, ce qui est rare, c'est-à-dire des pics pour creuser, des morceaux de barque, des morceaux de bâtons et de lances.

Les débris végétaux découverts attestent aussi que le climat d'alors, en ces régions, était moins chaud et plus humide que de nos jours. Sûrement certaines hauteurs autour du lac Tanganyika ont pu fournir des refuges à l'homme au cours des périodes sèches du Pléistocène.

Les restes humains fossiles trouvés ne doivent pas remonter à plus de 50.000 ans. En les comparant avec les autres fossiles d'Afrique, on arrive à la conclusion que l'homme africain primitif évolua en deux branches, l'une analogue aux aborigènes d'Australie, l'aure analogue aux Bushmens d'Afrique du sud. Le Bushman à petit cerveau d'aujourd'hui peut bien être un hybride d'un Australoïde et d'un Bushmanoïde primitifs. Ce que les préhistoriens appellent l'*homme de Rhodésie*, trouvé en 1921, à Broken Hill, en Rhodésie du nord, est un Australoïde et ressemble beaucoup à l'homme de Néanderthal. Le visage est massif et les bourrelets du front proéminents au-dessus des yeux. Mais l'homme de Rhodésie marchait droit et non pas penché en avant, comme celui de Néanderthal.

Dès cette époque, l'homme avait gagné l'Europe et l'Asie et y avait fait des progrès tels que, vers 10.000 ans avant nous, le courant du progrès humain avait émigré vers l'Afrique du nord-est et l'Europe, tandis que l'Afrique centrale et méridionale restait en arrière. C'est ce qui explique que, maintenant encore, les Africains en sont presque restés à la civilisation de l'âge de la pierre, sans qu'on puisse dire les raisons de cette stagnation mentale et culturelle. La facilité de la vie en Afrique, en supprimant l'effort, a peut-être arrêté le progrès humain, alors que la lutte contre les difficultés des époques glaciaires a forcé l'homme, en Europe occidentale surtout, à se faire inventif.

Quoi qu'il en soit, il est probable que l'Afrique a encore beaucoup à nous dire au sujet des origines et de la préhistoire de l'homme.

VIII

Les données acquises par les spoutniks

D'après le même numéro de *Scientific American*, dans la série des nouvelles scientifiques, on rapporte que la *Pravda* s'est risquée à donner quelques indications sur les résultats scientifiques obtenus par les deux premiers spoutniks.

1. — En ce qui concerne les conditions physiques de l'espace, on a constaté qu'à 200 km de hauteur — point le plus bas des orbites des spoutniks 1 et 2 — l'air est de 5 à 10 fois plus dense qu'on ne pensait. La densité est plus grande, pour la même hauteur, aux latitudes plus éloignées de l'Equateur et elle varie dans la journée, atteignant le maximum à midi et le minimum la nuit. La température aussi était plus haute qu'on ne pensait. L'ionisation s'accroît de 10 à 15 fois entre 100 et 300 km. Au-delà de ce maximum, elle baisse de moitié entre 300 et 500 km.

Les compteurs de rayons cosmiques ont signalé 40 % d'accroissement entre 190 et 690 km. En une occasion les compteurs des satellites signalèrent subitement une augmentation de 50 % des rayons cosmiques, alors que les compteurs au sol ne marquaient aucun changement.

II. — Laïka, la première chienne de l'espace, vécut aussi longtemps qu'elle eut des vivres. Pendant la montée accélérée, son cœur battait trois fois plus que la normale, mais un électrocardiogramme ne révélait aucun symptôme morbide. Serrée par l'accélération contre la paroi de son habitacle, la chienne respirait rapidement et de manière haletante. Une fois le satellite sur son orbite, le pouls et la respiration revinrent peu à peu normaux. Laïka ne semble pas avoir été gênée par l'absence de pesanteur. Ses mouvements restèrent modérés et plutôt doux. Sans doute en raison de cette absence de pesanteur le cœur de l'animal mit trois fois plus de temps à retrouver son rythme normal que durant les expériences d'accélération en laboratoire.

On n'a rien pu apprendre au sujet des effets des rayons cosmiques sur la chienne. Il aurait fallu pouvoir examiner l'animal après l'expérience.

Le Spoutnik III, lâché le 15 mai, était un véritable laboratoire, tout bourré d'instruments scientifiques. Il pesait en tout 1325 kilos, dont près de 1.000 kilos d'instrument. C'est dire qu'il aurait largement pu emporter un être humain, mais il aurait fallu assurer le retour.

Certes on y pense toujours. Les Revues scientifiques en parlent constamment ; mais ce n'est pas encore pour demain.

IX

Les Jésuites et l'acquisition de la Corse

La plupart des Corses ignoraient, je pense — et moi le tout premier — que les Jésuites espagnols ont eu un rôle à jouer, sans le savoir et sans le vouloir, dans la réunion de la Corse à la France, en 1768. Et cependant, M. Hugues de Montbas va nous le démontrer par son article dans la *Revue de Paris* d'août 1958, sous le titre : « *Les Jésuites espagnols et la réunion de la Corse à la France.* »

M. de Montbas rappelle d'abord à grands traits l'histoire de la Corse, depuis la reconnaissance, par une assemblée de notables, en 1347, de la souveraineté de Gênes. Cette souveraineté subit une éclipse presque totale, sous notre roi Henri II, de 1553 à 1559, mais le traité de Cateau-Cambrésis, en 1559, nous oblige à quitter la Corse où la France s'était fait de très nombreux amis.

En 1729 éclatèrent les Guerres de l'Indépendance et en 1731, la Corse se proclamait une première fois indépendante. Impuissante à réduire l'île, la République de Gênes fit appel tantôt au Saint-Empire, tantôt à la France. Après divers épisodes, dont l'éphémère apparition d'un « roi » — Théodore de Neuhoff — Pascal Paoli débarquait en Corse, le 29 avril 1755 et l'Assemblée générale des Corses, réunie à San'Antonio della Casabianca, le proclamait « Chef général de la Nation ».

Cette fois encore, Gênes demanda l'aide de la France. Il y avait dans la situation même de la Corse, au point de vue stratégique, des intérêts si évidents pour le gouvernement français alors dirigé par Choiseul, que l'appel de Gênes ne pouvait manquer d'être entendu. Le traité de Compiègne, du 6 août 1764, confiait aux troupes françaises la garde des derniers points d'appui possédés par les Gênois : Bastia, Ajaccio, Calvi, Algaïola et Saint-Florent, pour une durée de 4 ans. Le comte de Marbœuf prenait en décembre 1764 le commandement des troupes du roi. Mais au lieu de combattre les Corses, il entre en relations avec eux. Il essaye même de gagner Paoli par de grandes promesses, sans y parvenir. Tout au contraire, Paoli attaque les Gênois dans l'île de Capraïa, à mi-chemin entre la Corse et Gênes, et oblige la garnison à capituler, le 29 mai 1767. C'était justement l'époque où les Jésuites espagnols entraient en scène et c'est cela qu'il nous faut raconter.

Le 2 mai 1767, Choiseul a reçu la visite de l'ambassadeur d'Espagne à Versailles. Il vient l'informer que tous les jésuites espagnols viennent d'être expulsés d'Espagne et embarqués en vrac à destination des Etats du pape. Cependant, si le pape refusait de les recevoir, les jésuites seraient débarqués quelque part en Corse. Choiseul est navré. Mais les convois sont en route. Que faire ? Choiseul charge son envoyé à Gênes d'avertir la République. La Corse étant juridiquement à elle, il lui appartient de régler cette question. Marbœuf en toute hâte a été averti : les Jésuites espagnols, s'ils viennent, seront autorisés à débarquer et devront être traités « selon les règles de l'humanité ». A peine Marbœuf a-t-il reçu sa dépêche que ses guetteurs signalent, le 11 mai, plusieurs navires « ayant l'air d'un convoi de jésuites » (*sic*). Marbœuf est soulagé, car les navires semblent bien aller plus loin. Sa joie est brève. Le 15 mai, en effet, un premier convoi dépose à Bastia environ 500 religieux, dénués de tout, ignorant tout de la langue du pays et regardés de travers par le clergé local. Puis les débarquements se poursuivent. Bientôt, les jésuites sont au nombre d'environ 4.500 ! Comment les nourrir ? Déjà, les troupes françaises ont peine à trouver les provisions nécessaires pour elles, car la Corse est pauvre et Paoli règne en maître sur la plus grande partie du pays. Gênes refuse d'ou-

vrir ses portes aux exilés. Paoli, sollicité, déclare qu'il ne lèvera pas le petit doigt en faveur de ces intrus. Il n'y a déjà que trop de religieux dans l'île. Paoli va jusqu'à prédire un sort fâcheux à ceux des exilés qui se risqueraient dans l'intérieur de l'île. Tout le fardeau retombe donc sur Marbœuf.

Choiseul, qui est bien loin, à cette date, d'avoir arrêté sa politique en Corse, prescrit à son envoyé à Gênes, Boyer, de poser un ultimatum à la République gênoise : ou bien elle donnera refuge aux jésuites, ou bien les soldats du Roi leur laisseront la place qu'ils occupent dans les ports où la France tient garnison.

Par là, c'était la question même de l'avenir de la Corse qui se posait. Choiseul n'avait encore aucune visée précise sur l'île. Mais l'afflux soudain des 4.500 jésuites chassés d'Espagne nécessitait une solution immédiate. Choiseul est bien convaincu que la France s'entendra avec la Corse. Il sait qu'elle y compte de nombreux partisans. Il espère que Paoli en personne pourrait se rallier, en quoi il se trompe. Mais il lui répugne de forcer la main à Gênes. Il a donc saisi l'occasion de l'arrivée des jésuites pour mettre Gênes au pied du mur : ou bien, Gênes recevra les jésuites, ou bien la France leur laisse les ports de Corse. En dix jours, Boyer obtient ce que depuis neuf ans d'échange de notes diplomatiques, l'on n'avait pu obtenir. Gênes a été mise à plat par la prise de Capraïa. Elle ne veut pas laisser le champ libre à Paoli. Elle ne peut pas — encore bien moins — en venir à bout. Il ne reste plus qu'une chose à faire : tâcher de céder la Corse à la France, en en tirant le plus grand parti possible.

De fait, dès le 4 juillet 1767, l'ambassadeur gênois à Versailles, M. de Sorba, remet à Choiseul une note, qui a pour but, en cas de rejet — presque certain — par la nation corse des dernières propositions gênoises, de « supplier le Roi de prendre la Corse, à tel titre qu'il jugerait à propos », cette offre étant présentée, comme « réelle, sincère et sans aucune réserve ». E. M. de Sorba, pour mieux se faire comprendre, devait insister avec force sur les graves dangers que ferait courir à la France le « brûlot formidable et destructeur » d'une Corse indépendante.

L'argument a porté. Louis XV est en face d'une solution claire et définitive. Choiseul écrit à Boyer. Il lui dit que les Génois ont fait une grande faute en refusant d'accueillir les jésuites et il ajoute : « *Mais il n'est plus temps et j'ai saisi l'occasion jésuitique pour déterminer le sort de la Corse...* »

Il restait cependant à conclure, sans effaroucher Paoli et sans exciter les oppositions des puissances européennes, de l'Angleterre surtout. On négocia donc, sans succès du reste, avec Paoli. On traita avec Gênes et les pourparlers aboutirent au traité de Compiègne du 15 mai 1768, qu'on appelle aussi parfois le traité de Versailles. La République cédait au Roi tous ses droits sur la Corse, moyennant le versement par la France d'une somme de 200.000 livres, chaque année, pendant 10 ans et la cession de toutes les dettes antérieures de Gênes. La bataille de Ponte-Novo, le 8 mai 1769, obligera Paoli à s'embarquer pour l'Angleterre, le 13 juin suivant. La Corse devenait française !

Mais on voudra sans doute savoir ce qu'il advint des jésuites, qui avaient ainsi amené la décision restée si longtemps en suspens. Les malheureux exilés avaient eu beaucoup à souffrir de la pénurie qui régnait en Corse à cette date. Quelques-uns seulement avaient trouvé à se caser dans les ports, où ils étaient en sûreté. D'autres se jetèrent dans le maquis, où l'on perd leur trace. D'autres tentèrent se s'enfuir sur des barques de pêche, dont les patrons, naturellement, firent demi-tour au bout de quelques semaines, sans avoir pu leur trouver un refuge sur le continent italien. Sur les instances de Choiseul la cour de Madrid consentit à desserrer — sans générosité — les cordons de sa bourse. Les défroqués reçurent une petite gratification, les sécularisés, une aumône encore plus maigre. Harcelée par Boyer, Gênes en reçut quelques douzaines. D'autres en petit nombre furent recueillis par l'infant de Parme. Enfin, le pape, en septembre 1768, ouvrit ses Etats aux jésuites. Tous ceux qui se trouvaient encore en Corse se ruèrent sur Bastia pour partir. Marbœuf chargea l'un de ses officiers les plus intelligents et les plus braves d'organiser leur départ : cet officier n'était autre que *Dumouriez !*

En somme, les jésuites espagnols ont influé de deux manières sur le sort de la Corse : 1° en arrivant, ils ont précipité les pourparlers entre la France et Gênes ; — 2° en s'en allant de septembre à novembre 1768, ils ont permis le renforcement des garnisons françaises, qui prendront part à la campagne décisive du printemps de 1769.

Songeant aux rapports amicaux entre Choiseul et Voltaire, l'auteur de notre article conclut :

« Les Jésuites de Manrèse et du Paraguay, victimes du Roi Catholique, reniés par le Pape, venant se mettre sous l'égide du protecteur de Voltaire, l'en récompensant en hâtant la solution d'un problème épineux, puis reprenant le chemin de la Ville Eternelle, par les soins du futur vainqueur de Valmy... Etrange histoire. mais histoire vraie. »

X

Une visite chez Olivier de Serres

Olivier de Serres passe pour l'un des « pères de l'agriculture » en France. C'est M. Joseph Conrazier qui nous parle de lui, dans *Miroir de l'Histoire* de juillet 1958, sous le titre : « *Henri IV chez Olivier de Serres* ». A vrai dire, ce ne fut pas le roi en personne qui vint à Pradel en Vivarais, propriété d'Olivier de Serres, mais un de ses envoyés.

Qui était Olivier de Serres ? Il était fils d'un pasteur genevois et frère de Jean de Serres, historiographe d'Henri IV. Il devint diacre de l'église calviniste de Berg, en Vivarais. Sa propriété du Pradel était devenue, par ses soins, ce que nous appellerions une « ferme modèle ». Le roi avait entendu parler de lui, il l'avait appelé à Paris, pour le consulter, et Olivier avait publié en 1599 — alors qu'il avait 60 ans — un traité : *Cueillette de la soye par la nourriture des vers qui la font.* L'année suivante, il avait fait mieux encore, car il avait mis au jour son célèbre *Théâtre d'Agriculture des Champs*, en vaste progrès sur le *Prædium rusticum* de Charles Estienne (vers 1560). Olivier

devait mourir au Pradel en 1619, à 80 ans. Son livre, ouvrage favori d'Henri IV, qui lisait peu, devait avoir 19 éditions de 1600 à 1675. Nous dirons plus loin ce qu'il faut en penser.

L'article de M. Conrazier nous fait assister à la réception au Pradel de l'envoyé du roi Henri IV, M. de Bordeaux, baron de Colonges. Celui-ci se présenta avec une lettre du roi, ainsi conçue :

« Monsieur du Pradel, — Vous entendrez par le sieur de Bordeaux, par les mains duquel vous recevrez la présente, l'occasion de son voyage dans vos quartiers et ce que je désire de vous. Je vous prie donc de l'assister en la charge que je lui ai donnée, et vous me ferez un service très agréable. Sur ce, Dieu vous ait, Monsieur du Pradel en sa bonne garde. »

Ce message était daté du 27 septembre 1600, et de la ville de Grenoble.

Au cours du plantureux dîner qui suivit, M. de Bordeaux confia au maître du Pradel l'objet de sa mission. Sa Majesté ne l'avait pas chargé de venir s'enivrer des bons vins du pays, mais de s'enquérir de tous conseils touchant la culture et la préservation du mûrier et d'acheter le plus possible de plants. Olivier de Serres, par son livre de l'année précédente, reproduit au cinquième livre de son *Théâtre d'Agriculture*, passait pour le maître de la préparation de la soie. Le roi couronnait ses désirs en reconnaissant l'intérêt de sa culture du mûrier.

L'article se poursuit par le récit quelque peu romancé de la visite du domaine du Pradel, et du souper qui en fut la conclusion naturelle. Nous ne nous y arrêterons pas davantage, mais nous voudrions dire en nous appuyant sur l'ouvrage de Lizerand, *Le Régime rural de l'ancienne France* (Paris, 1941, pages 80-81) ce qu'il faut retenir de ce grand nom d'Olivier de Serres, qui n'est pas seulement attaché à une poire délicieuse d'automne, mais à un prix destiné à récompenser les progrès en agriculture.

Olivier de Serres est effectivement une belle figure de la fin du XVI[e] siècle. Toutefois, il ne faut pas exagérer sa modernité. Il serait contraire à la vérité historique de voir en son livre le point de départ d'une révolution agricole et cela pour plusieurs raisons.

En premier lieu, s'il fut lu du roi et de quelques hauts personnages, ce livre fut totalement ignoré de la paysannerie et n'apportera aucun changement aux routines existantes. En second lieu, Olivier de Serres s'inspire beaucoup trop des anciens et n'a pas du tout l'intention de modifier les méthodes agricoles. Il s'inspire constamment de Virgile (*Géorgiques*), de Columelle, de Palladius (IV[e] siècle de notre ère). Comme les Latins il s'intéresse davantage à la vigne, à l'élevage, aux arbres fruitiers qu'aux céréales. La culture du blé n'occupe qu'un livre sur huit, dans son ouvrage. Il vante à tort les coteaux, ignore les vastes champs en plaine, et croit que la valeur de la Brie, par exemple, tient à ses coteaux. Il conseille de ne consacrer que le tiers du domaine aux céréales, le reste revenant à la forêt et à la prairie. Il connaît le *sainfoin*, mais semble bien le confondre avec la *luzerne* (livre IV, chap. 4). Pour la culture du blé, il est tout à fait routinier, et, contrairement à ce que l'on dit (notamment dans le *Larousse du XX[e] siècle*), il ignore les *lois de l'assolement*, dont on lui fait gloire. Il admet, par exemple, que sur une *vieille prairie* défrichée on pourra cultiver des céréales 8 à 10 ans de suite, quitte à remettre ensuite le terrain en prairie (livre II, chap. 1). Il assure encore que sur une terre grasse, on peut cultiver une année le froment, l'année suivante l'avoine ou l'orge, et ainsi de suite, assez longtemps. Il préconise au contraire, en terre légère, une seule récolte tous les deux ans, et en terre pauvre, une seule tous les trois ans.

Peut-être au total, faut-il féliciter Olivier de Serres non de sa science agricole, mais de son amour passionné de la terre et des jardins, et de son attention à tenir compte de ses expériences personnelles. Il fut un *gentilhomme terrien*, chose alors extrêmement rare, et qui devait le rester jusqu'au XVIII[e] et au XIX[e] siècle.

XI
Vers la Lune

Au moment où ces lignes étaient écrites, il était beaucoup question d'envoyer un projectile vers la Lune, avec des instruments appropriés, pour nous faire connaître la partie qui ne nous est jamais montrée. Après une première tentative, le 17 août, — date choisie en raison de la distance minima de notre satellite : 354.000 km seulement, au lieu de 384.000, distance moyenne, — et qui échoua, les Américains viennent de tenter une nouvelle *Opération-Lune*, le 11 octobre. La fusée n'a pas réussi à atteindre son but malgré le remarquable exploit que fut son lancement. En attendant, une nouvelle tentative, et peut-être le succès, il est intéressant de recueillir, dans *Science et Vie* d'août, les prévisions que formulait Arsène Okun, correspondant particulier de la revue aux U.S.A. L'article a pour titre : « *La Lune... Pourquoi ?... Comment ?* »

Et d'abord, *pourquoi ?*

« Armée, savants, civils, personne aux Etats-Unis ne sait exactement les raisons qui dictent l' « Opération-Lune ». La grande presse a bien annoncé que le lancement d'un satellite lunaire coûterait 100 millions de dollars — 5 milliards de francs — mais le but précis, personne ne le connaît : cela peut paraître étrange, mais il est assez probable qu'il n'en existe pas... »

Inutile de poursuivre la citation. Il s'agit avant tout, semble-t-il, d'étonner le monde, de faire « la barbe » aux Russes, de se venger de leur priorité dans le domaine des satellites. Pourtant, il ne faut pas exclure des raisons d'ordre scientifique. Nous avons dit plus haut les résultats obtenus par les spoutniks ; tous nos lecteurs auront peut-être conclu que, pour la somme dépensée, les résultats acquis sont maigres. Nous savons que l'air est plus dense et plus chaud qu'on ne pensait à 200 km de hauteur. Et après ? Mais on nous répondra : il n'y a que le premier pas qui coûte. Attendons la suite. Pour la Lune on dira de même :

« Un satellite circumlunaire constituerait la plus extraordinaire source d'informations cosmiques jamais imaginée. Il pourrait analyser le milieu nouveau dans lequel il se mouvra, cet « éther » sur lequel la science a formulé tant d'hypothèses ; — photographier la Terre

comme jamais elle ne l'a été auparavant et en donner la première vue cosmique ; — enfin, enregistrer des informations sur l'Univers, qui ont été filtrées jusqu'ici, sinon arrêtées, par notre atmosphère. »

Ce qui intrigue le plus tout le monde, ce sont les rayons cosmiques. Forment-ils, oui ou non, un barrage infranchissable aux êtres vivants, dans la route vers les espaces interplanétaires et interstellaires ? La possibilité également de photographier Mars, de manière objective, excite beaucoup les astronomes. Cela vaut bien la peine de dépenser *10 cents*, soit 40 à 45 francs, par habitant aux U.S.A. Et puis, ce sera avant tout la Lune qu'on apprendra à mieux connaître, ce qui n'est pas négligeable.

Et alors, se pose notre seconde question : *comment ?*

Le comment se traduit d'abord par un « océan de maths ». Pour arriver au succès, que de travaux ! Il faut aux spécialistes chargés d'établir les conditions du voyage, des forêts de schémas balistiques, astronautiques, électroniques.

Trois choses sont à mettre au clair :

— 1° définir la vitesse initiale suffisante ;

— 2° atteindre cette vitesse avec la fusée la moins lourde possible ;

— 3° pouvoir revenir sur terre.

Jules Verne, le grand classique de la science-fiction, imaginait qu'un boulet propulsé par 50.000 kilos de fulmicoton partirait droit vers la Lune. Il avait choisit comme base de lancement Tampa-Town, en Floride, à quelques dizaines de km seulement du cap Canaveral. A part cette remarquable coïncidence, tout le reste était à côté de la question.

On admet qu'il n'existe qu'une seule trajectoire « rentable », celle qui est horizontale au départ dirigée vers l'Est, et partant du point le plus proche possible de l'Equateur. C'est que la Terre, à l'Equateur, roule à 465 mètres par seconde. En tirant de l'Equateur, on bénéficie de cette vitesse. Les Russes, s'ils ne peuvent tirer aussi près de l'Equateur, ne pourraient aller dans la Lune qu'en 4 jours, au lieu de 2, pour les Américains.

La vitesse initiale de lancement doit être environ de 10,95 km par seconde. Le projectile ralentirait toutefois au point de n'avoir plus que la vitesse de 200 mètres-seconde, au voisinage de la Lune. Mais il ne faut pas croire qu'il soit si facile d'atteindre la Lune. Elle n'a après tout que 3.450 km de diamètre, contre 13.000 à la Terre. Il est indispensable que la marge d'erreur ne soit pas supérieure à 5 mètres-secondes, si l'on ne veut pas expédier dans le vide interplanétaire un capital valant 5 milliards !

Mais les calculs varient, cela va de soi, dès qu'on change les données du problème. Ainsi, en accroissant le poids de la fusée au départ et en la lançant à une vitesse supérieure de 110 mètres-secondes, soit 11,06 km-sec., la durée du trajet est réduite à 2 jours et l'on peut se permettre des variations de 30 mètres-seconde, à condition de doubler la précision de l'angle de départ. Moyennant toutes ces précautions, on atteindra la Lune.

Les précisions supplémentaires nécessaires, par rapport à celles des satellites artificiels récents, devront être de 3 à 20 fois plus grandes, en ce qui concerne la vitesse et de 3 à 10 fois, pour la direction.

L'un des problèmes les plus compliqués est celui du guidage. Il faut aussi choisir entre les combustibles, car il existe des fusées au *propergol*, qui est un liquide, et d'autres qui sont mues par des poudres. Le mélange des propergols n'est jamais parfait, si bien qu'il reste toujours au moins 1 % de propergol inutilisé et comme il en faudrait 100 tonnes au départ ! Mais rien n'a encore été révélé des moyens employés pour le lancement de « Pionnier I ».

Il est fort possible que les Américains tentent plusieurs envois de fusées vers la Lune, de même que les Russes. Mais, il n'est pas encore question d'envoyer un satellite *habité*, au moins jusque dans la Lune !

Si on réussissait à lancer une fusée qui deviendrait un satellite tournant autour de la lune, ce satellite aurait probablement une durée d'existence beaucoup plus longue que ceux lancés autour de la terre. On parle de 1000 ans au moins. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a, croit-on, pas d'air autour de la Lune pour les freiner et provoquer leur chute. Ils ne pourront être détruits que par des météores.

Mais au lieu de tourner autour de la Lune, il se pourrait que la fusée envoyée se pose sur elle et qu'elle y projette une poudre de couleur qui serait visible de la Terre. Toutefois les spécialistes essaient d'envoyer un satellite qui tournerait autour de la Lune, en la filmant et la photographiant, sous tous ses aspects. Un stade ultérieur serait l'envoi d'un équipement d'exploration téléguidé et automatique. Les Russes ont même envisagé de lancer des tanks-laboratoires. Mais auparavant il faudrait être mieux renseigné sur la nature du sol lunaire. On craint, en effet, et non sans raison, qu'il soit couvert d'une couche de cendres, dans lesquelles tout matériel lancé s'enfoncerait et serait englouti totalement !

Enfin, un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est que le problème du voyage Terre-Lune ne sera complètement résolu que lorsque le *retour* sera assuré. On sait que l'attraction lunaire est six fois moins grande que celle de la terre, et il serait plus facile de lancer de la Lune la fusée de retour. Mais le plus difficile, ce serait d'affronter la traversée de notre atmosphère et d'éviter que le projectile de retour ne s'enflamme, comme font nos étoiles filantes.

Réussira-t-on ce voyage vers 1963, ou 1968 ? Qui vivra, verra !...

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

PUBLICATIONS CATECHISTIQUES

1. — La Revue internationale **Lumen Vitæ** [1] continue de publier des articles de haute tenue, riches de doctrine et d'expérience catéchétique. Le n° d'avril-juin 1957 mériterait une longue présentation. Consacré à la *Psychologie religieuse*, il compte 13 études, réunies sous 6 chefs différents : théorie, technique, psycho-pédagogie, psychologie différentielle, enquête sur la psychologie des adolescentes, et recherche socio-psychologique. Nous avons spécialement été intéressé par l'article du P. Fransen, S. J., sur la « *psychologie de la grâce divine* » et par les résultats d'une enquête de quatre religieuses belges sur les « *opinions et attitudes des jeunes filles à l'égard du prêtre* ».

Le n° de juillet-septembre 1957 est consacré au « *catéchuménat des adultes* ». On retrouve donc ici la préoccupation qui nous a valu le numéro spécial de la *Documentation Catéchistique* recensé antérieurement. Les grandes divisions sont les mêmes. Après une introduction sur l'insertion du catéchuménat des adultes dans une communauté ecclésiale vivante, viennent 4 articles de réflexions théologiques, sociologiques et pastorales, puis 6 récits d'expériences vécues au Japon, en France, au Congo belge, en Hollande et au Canada. Les dernières pages ont pour objet des recensions et une chronique internationale.

Le dernier n° de 1957 est consacré à l' « Apostolat des laïques » (5 articles) et à la « Catéchèse de l'enfance » (4 articles). Les pages les plus remarquables nous semblent être celles de Joseph Folliet sur *l'attente du monde d'aujourd'hui* (lues au 2e congrès de l'apostolat des laïques à Rome) et celles du P. Delcuve, directeur de « *Lumen Vitæ* », sur le *mouvement catéchétique en France*. On trouvera dans celles-ci une étude approfondie et équilibrée des décisions épiscopales de septembre 1957, concernant l'enseignement du catéchisme : tout en reconnaissant les maladresses de certaines formules employées par des catéchistes, l'auteur met au point les critiques excessives qui auraient pu déconcerter les personnes peu averties.

Le n° de janvier-mars 1958 a pour titre « *réalisations et orientations scolaires* ». On y trouve une excellente introduction du P. Tilleman au catéchisme national allemand, un article posthume du P. Mersch sur la vie intérieure du professeur de religion, des rapports sur des veillées liturgiques et sur des cours à des étudiants, une étude sur le « *Jésus* » de Guitton, une autre sur le rôle de l'école catholique et une sur la joie d'assister à la messe. Le dernier article rend compte d'une enquête au Congo belge sur les vocations sacerdotales.

* *

2. — Nous avons recensé précédemment les deux premiers albums catéchistiques des Pères Babin et Servel, O.M.I. [2]. Le troisième complète la série en donnant à l'usage des enfants du catéchisme et des écoles secondaires une histoire de l'Eglise en images sommairement commentées et destinées à être découpées [3].

Tout est centré sur quelques-uns des principaux personnages de l'histoire chrétienne, de S. Pierre et S. Paul jusqu'au P. de Foucauld. L'illustration est tirée des monuments historiques et même des films qui ont évoqué récemment de grandes figures de saints. Tout est clair et concret, bien apte à intéresser les adolescents et à leur donner une première initiation sur ce sujet. Le catéchiste devra seulement compléter ces pages sommaires.

Peut-être l'album aurait-il gagné en valeur scientifique et artistique si les auteurs n'avaient pas eu recours à des films.

[1] 184, rue Washington, Bruxelles.
[2] Cf. *Ami*, 1955, p. 424 et 1956, p. 128.
[3] P. Babin et J. Servel, O.M.I. — *Jusqu'à son retour.* — 32 p. (21 × 27) en hélio deux teintes, 105 fr. — Editions du Chalet, 36, rue de Trion, Lyon, 1957.

Comptes rendus bibliographiques

Fr. CHARMOT, S. J. — En retraite avec le Sacré-Cœur. — 222 p. (14×19), 660 f. — Paris, Ed. du Cèdre, 1958.

Deux caractéristiques expliquent le succès de cet ouvrage qui paraît en 2e édition revue et augmentée.

La première est la solidité et l'actualité de la doctrine. Ces pages, parues avant l'Encyclique de Pie XII *Haurietis aquas*, ont trouvé dans l'enseignement pontifical une pleine confirmation ; l'A. en fait bénéficier cette nouvelle édition.

La seconde est la présentation de ces 46 méditations (de quatre pages chacune, en moyenne) sous la forme de vers libres sans rime, analogues à des versets de psaumes et se groupant en des sortes de strophes où l'âme dialogue le Sacré-Cœur.

Ainsi rajeuni, ce volume poursuivra sa bienfaisante influence sur les âmes avides de recueillement et de progrès spirituel.

1. **Emiliana LŒHR. — Les mystères de la Pâque. — In-8 de 270 p., 810 f. — Paris, Ed. du Cerf, 1958.**
2. **F. J. DOELGER. Lumen Christi. — In-8 de 122 p. — Mêmes Editions, 1958.**

1. — Une participation fructueuse aux cérémonies de la Semaine Sainte et surtout de la Vigile pascale suppose une longue préparation. Voici précisément un ouvrage tout indiqué pour faire comprendre l'origine historique de ces cérémonies et en faire goûter la valeur symbolique. Il est traduit de l'allemand par une moniale dominicaine. Pour chaque jour de la semaine, depuis les Rameaux jusqu'à la Vigile de Pâque, les cérémonies du nouvel Ordo sont expliquées et commentées, en une langue claire et simple. Les prêtres s'en serviront pour leur piété personnelle et pour leurs instructions de Carême, les religieux et religieuses y renouvelleront leur ferveur, et les fidèles y trouveront toutes les explications désirables.

2. — Cet ouvrage a un objet plus restreint que le précédent, et il l'approfondit avec une érudition beaucoup plus visible. Il contient d'abord les textes les plus anciens relatifs à la lumière, aussi bien dans l'antiquité païenne (Macrobe, Héliodore, etc.) que chrétienne (Clément, Origène, etc.).

Il explique ensuite comment les premiers Pères grecs ont compris l'adaptation de la lumière au Christ (S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, etc.), il se réfère aux liturgies orientales, puis passe aux liturgies occidentales et aux Pères latins (Tertullien, S. Cyprien, etc.), et utilise enfin les données de l'archéologie. Les notes justificatives remplissent les vingt dernières pages.

Cette belle monographie permet d'approfondir le symbolisme religieux de la lumière dans le christianisme.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 21 octobris 1958
G. Michel, *vic. gen.*

Le gérant : C. Gaildraud

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)